

Mohamed El Baz : Le chaman des temps modernes

Y avait-il une autre vie d'artiste avant de commencer à "bricoler l'incurable" ?

Il y avait une vie d'étudiant en Art... En fait, Bricoler l'incurable est apparu pour la première fois, alors que je devais trouver le titre de mon premier livre d'artiste. J'étais alors encore étudiant. Nous étions dans une voiture et je me suis rappelé mes lectures de Cioran qui, lui, Bricole dans l'incurable... Cela m'a paru juste et dans la foulée, j'ai inventé les Editions Trabendo.

Etait-il prévu depuis le début que ça serait un projet qui s'inscrirait dans la durée ?

Quand j'ai commencé à travailler, à montrer mon travail, je me suis de suite posé la question de la dénomination, de l'appellation des choses. Sûrement convaincu de la vanité des choses. C'est à partir de là, que j'ai décidé d'ouvrir une voie, une possibilité... Je savais que la durée promise au projet serait à la fois une alliée et un ennemi. Quand j'ai donné un statut à ce titre générique, je me suis senti plus libre quand à son devenir mais aussi plus responsable face à ses ambitions... Et je découvrais au fur et à mesure les différents enjeux de Bricoler l'incurable. Ils apparaissent et se placent au fur et à mesure dans l'échiquier...

Est-ce aussi une tentative de structurer son parcours d'artiste ?

A l'origine, oui. Quand j'ai décidé de travailler sous une sorte d'appellation globalisante comme celle-là, il y avait une volonté de générer une matrice capable d'agir, d'interagir avec le monde. C'est à dire poser des protocoles de relations entre le travail formel, conceptuel et le monde de tous les jours. Finalement, l'enjeu pour moi est peut-être de remettre en jeu, de redéfinir sans cesse "mes objets", mes obsessions...

Comment fait-on pour continuer aussi longtemps à bricoler l'incurable ?

Ce n'est pas une décision planifiée mais c'est assurément un piège que je me suis posé. Je continue à Bricoler l'incurable, parce que rien ne va mieux, rien ne s'arrange vraiment. C'est la vie qui est comme cela, c'est l'histoire qui est comme cela... La question à présent est surtout comment continuer à ne plus bricoler. J'entends par là, comment continuer à faire les choses simplement par nécessité, comment continuer à bricoler sa vie avec les quelques réglages nécessaires...

Quelle phase est-ce pour vous ?

C'est une phase où je convoque directement cette notion d'incurable. A travers de médicaments, de recettes plus ou moins obscures, j'essaie de mettre à plat mon rapport au curatif, à ce qui sert à la guérison. De manière symbolique, comme en écho se côtoient le médicament, le pouvoir, la culture, l'argent, la nature, la religion... Ce qu'il y a de nouveau, c'est que les choses sont plus claires dans l'énoncé même. De quoi avons-nous besoin pour guérir ? De pouvoir ? De culture ? D'argent ? De religion ? De nature ? De traditions ? C'est sûrement le sens de ces nouveaux détails... Quant à la présente phase, c'est une phase de discontinuité, à dire vrai. Je me pose toujours la question de savoir si le travail de l'artiste est une suite ou si l'idée de la suite, du progrès de l'œuvre, des implications formelles et autres est juste une posture... Une manière de briller en société...

Quel volet présentez-vous à L'atelier 21 ?

J'ai voulu continuer ma petite histoire de l'art personnelle. A la suite de Résonances à Marrakech, où "un large spectre" d'artiste étaient convoqués, comme une cérémonie de rencontre, j'ai voulu dans ce nouveau travail signaler les quelques personnalités de l'Art qui m'ont marqué et d'une certaine manière façonné. Evidemment, cela tient à mon histoire, à mes affinités intellectuelles. Dans une sorte de fiction jouissive, j'ai voulu les aider comme ils m'avaient aidé. Le moyen que j'ai trouvé a été de leurs concocter un traitement médical... J'ai décidé de prescrire à chacun de ces artistes une série de pilules colorées, chacun en fonction d'une pathologie fantasmée. J'ai même voulu, suite à une discussion avec un ami artiste, prendre contact avec un Docteur en médecine qui aurait fait une ordonnance à chacun, en fonction de la description faite par moi de leurs symptômes, mais c'était un peu trop... J'en suis resté à cette idée de prescrire moi-même toutes les recettes médicamenteuses. Pour moi, c'était une manière simple pour l'artiste que je suis, de s'adresser aux autres artistes, morts ou vivants. Plus que l'hommage, je voulais continuer à jouer avec eux, comme je le fais depuis que je les connais... J'ai donc passé quelques jours à sillonner les pharmacies de la ville, à acheter les pilules les plus improbables, à penser à l'un et à l'autre en fonction des formes et des couleurs. Ensuite, dans un studio photo, j'ai composé les différents tableaux pour chacun. Au final, chaque composition médicale porte le nom de l'artiste, du sujet, réalisé en lettres relief métalliques. Comme des petites enseignes... Cette œuvre centrale est cernée, comme souvent dans mon travail, par d'autres travaux qui viennent l'ancrer dans le monde, dans le réel.

Et votre exposition chez JGM Galerie ?

Chez JGM Galerie, c'est plutôt un dispositif directement lié à la mort, à la disparition de certaines icônes. Un grand squelette peint au mur et sonorisé par une multitude de radios trône entre des tapis découpés aux formes du monde, des oiseaux captifs, des cavaliers flottant au large de l'océan et de personnages en feu. J'ai aussi retravaillé des épées en néons, que tout le monde pensait être arabes, saoudiennes, alors qu'elles sont tirées d'un drapeau de pirate.

Est-ce un choix d'exposer en périodes rapprochées chez deux galeries, l'une casablancaise et l'autre parisienne ?

C'est un choix dans le sens où les deux expositions sont prévues depuis longtemps. En tout cas, il n'y a pas chez moi une quelconque stratégie d'événementiel, par contre, j'ai vraiment réfléchi aux deux événements dans la manière d'être présent ici et là-bas ; ici ou là-bas ? Comme les protocoles de "Bricoler l'incurable. Détails" le permettent, j'ai décidé de mettre en écho les travaux récents de 2009 à 2011. En fait, il y a un moment que je collabore avec JGM, lors de présences à des foires par exemple. Quant ils m'ont proposé cette exposition, je travaillais déjà sur celle prévue à L'Atelier 21. L'enjeu a été de définir une articulation optimale entre les deux projets. Mon travail flotte littéralement autour de moi, il est présent en permanence et c'est bien l'intérêt, le désir des autres qui le font exister. J'ai donc décidé de me mettre au travail pour répondre à ces désirs....

Qu'est-ce qui a changé dans votre incurable depuis L'atelier au cactus présenté à la galerie L'atelier 21 en 2009 ?

Pas grand chose... Mais l'Atelier aux cactus a été une charnière tant je me suis posé des questions au travers d'un autre. A travers Gharbaoui et son petit lieu intime de Rabat, j'ai enclenché dans

mon travail une réflexion, des dispositifs sur le statut de l'Artiste dans nos sociétés. Les rapports de défiance et/ou de confiance que l'artiste entretient avec sa société, son environnement... Jusque-là, bien que les sujets sociopolitiques aient été la matière de mon travail, jamais ces recherches n'avaient pris aussi clairement comme sujet une personnalité de l'Art. L'Atelier aux cactus a permis aussi à mon travail de passer à un autre stade dans la relation à la fiction. Peut-être moins démonstratif, plus elliptique ? C'est ce que j'ai continué avec le projet de cave à vin de Marrakech et le projet récent de médicaments à Casablanca.

Justement, c'est dans Résonances que vous aviez installé une cave de crus d'artistes. Etait-ce un regard posé sur l'art contemporain ?

Oui, je suis parti d'une idée simple. Résonances est un projet de Brahim Alaoui dont l'ambition était de porter un regard sur la création de certains artistes originaires du Maroc et vivant à l'étranger... A partir de là, j'ai voulu citer tout les artistes marocains qui, pour une raison ou une autre, trouvent un intérêt à mes yeux et ce dans tous les domaines artistiques, musique, architecture, danse, arts visuels, écriture... sans vraiment d'hierarchie entre les genres. Comme une invitation adressée à tous, aussi bien les vivants que les morts, comme pour une fête à venir, j'ai constitué une cave à vin, où chaque bouteille portait le nom d'un artiste... J'ai voulu aussi signifier que lors de la durée de l'exposition, les bouteilles ainsi nommées allaient s'affiner, se bonifier, mûrir... Le projet est resté orphelin car, malgré la volonté des uns et des autres, nous n'avons pas pu le clore comme prévu. En effet, à la suite de l'exposition, je voulais organiser une performance filmée lors de laquelle nous aurions pu déguster, goûter à chacune des bouteilles. Je voulais dresser un plateau de tournage, avec caméra, câbles électriques et éclairages, rail de travelling... Un vrai dispositif scénique, le tout à l'œuvre, lors d'une soirée et ce devant le public... En plus cela coïncidait avec l'ouverture du festival du film de Marrakech. En tout cas je remercie Jamal Abdennaser, Yacine Fennane, Younès Ajarai pour leur énergie. On le fera une autre fois.

Vous investissez souvent l'espace d'exposition... quel rôle joue-t-il dans votre œuvre ?

Il s'agit pour moi de mettre en place davantage des espaces à vivre que des espaces à voir... Et le public est invité à y pénétrer, à en faire partie. L'espace tient un rôle essentiel. Tous les détails ou presque sont toujours conçus en fonction d'un lieu, en fonction de l'esprit d'un lieu, ce qui englobe les à-côtés. Tout est pris en compte, l'exposition en tant que sujet, la thématique, le travail du commissaire, la proximité avec d'autres projets d'artistes... et là on parle bien d'un espace sémantique, des énergies environnantes, autant que l'espace physique, même si c'est toujours là que les objets trouvent leurs résolutions finales.

Investir l'espace, est-ce une envie de créer un territoire ? De repousser les frontières ?

Créer un territoire, certes. Pour moi, il s'agit bien de construire un ensemble, une architecture autonome. Cela ne repousse pas les frontières, à mon sens. Bien au contraire, je délimite des zones, je les trace, je les nomme. En fait, je crée des frontières, des limites, d'autres frontières, d'autres limites. Je fais toujours en sorte que le public vive pleinement le passage entre mon projet et son environnement. Il y entre et il en sort. Ensuite, il lui en reste des choses ou pas...

Quels sont les supports qui vous semblent le plus appropriés à votre "bricolage" ? Qui vous parlent davantage ?

La photographie, le son, la voix, la lumière dite artificielle... Je suis toujours à la recherche d'éléments qui, combinés entre eux, convoquent tous les sens. La chaleur, le bruit, les couleurs. On entre dans un espace sensuel en quelque sorte ; le sens, le propos viennent ensuite, il me semble...

Un jeune artiste disait récemment que pour lui l'art aujourd'hui n'est qu'une histoire de tendances de matériaux et de thèmes et que l'émotion est révolue. L'art n'est il vraiment qu'une histoire de tendances et quelle est la place de l'émotion dans votre travail ?

J'espère que non !!! Sinon cela voudrait dire qu'on s'est tous planté à faire ce qu'on fait... Plus sérieusement, bien sûr que l'Art est une question de tendances, de matériaux, de thèmes et cette liste qui peut être plus longue est simplement au service d'un but qui est l'émotion, les sensations. Ce que j'aime en l'Art, c'est qu'il n'y a pas de règles, pas de moule... Chacun peut librement décider des chemins, des voies, plus ou moins obscures, plus ou moins sincères qui le mèneront à la clairière... Il y a autant d'émotions différentes qu'il y a d'artistes, autant d'émotions différentes qu'il y a de regardeurs.

Où en êtes-vous avec l'écriture ? Ou plutôt quelle est votre histoire avec l'écriture ?

J'ai édité pas mal de textes. Pour moi, c'était une manière de clarifier des choses, au travers de la fiction, de micro/récits. Je me suis vite rendu compte que cela ne clarifiait rien, bien au contraire... C'est juste une couche de plus qui s'est rajoutée aux objets, aux dispositifs plastiques. C'est sûrement pour cela que beaucoup de mes petits textes sont des "voix/Off", des paroles enregistrées et diffusées dans les nouvelles installations... Mon rapport à l'écriture est devenu plus simple à gérer dans la mesure où maintenant, je conçois le texte comme une voix. Le texte a acquis à sa manière une sorte d'autonomie, il est devenu un matériau plastique à part entière. Pour ce qui est des livres, qui sont une entité essentielle dans mon travail, je n'ai pas eu l'occasion... ou le besoin d'en éditer ? Je n'ai pas sorti de livres depuis cinq ans je crois, mais je suis en train de réfléchir au prochain... Je le vois comme la première tentative de rassembler et/ou fragmenter les "objets" que Bricoler l'incurable a produit depuis presque 18 ans maintenant...

Un dernier mot sur ce printemps arabe un peu inattendu... Qu'inspire-t-il à l'artiste ?

Une hirondelle a fait le printemps, une hirondelle enflammée a fait le printemps... et ce pauvre jeune Tunisien qui s'est immolé par le feu nous a tous renvoyé à nos immobilismes respectifs. Que l'on me pardonne cette image facile, mais j'ai envie de dire que je ne crois pas aux saisons de circonstances, je ne crois pas aux cycles qui nous arrangent çà et là. Pour autant que je me rappelle, pour nous les Arabes, c'est une saison morte, comme une mélancolie à perpétuité. Le délire de "nos pères" fait de nous de petits oiseaux prêts à s'enflammer. Il me plaît d'imaginer que nous ne leurs devons rien. Ils nous ont laissé seuls et seuls nous devons inventer ce qui nous convient le mieux, histoire d'éviter le pire. Je crois plutôt, qu'on assiste à un crépuscule arabe, depuis les indépendances. Après l'hiver des arabes, vient maintenant le printemps des gens de bonne volonté...

Citations

« Imaginons

les fleuves brûlent au loin

*on entend le silence et
soudain la musique vient
vers nous pour nous tuer
alors la danse reprend de
plus belle sous le soleil blanc »*
Mohamed El Baz

''Il est dit que la nuit venue, les chiens tiennent réunion à la sortie des villes pour régler les différends du monde. L'assemblée dure toute la nuit, et au matin, ils retournent en ville apporter la bonne nouvelle, mais à la lumière du jour, on n'entend d'eux que des aboiements.''
Mohamed El Baz